

Autour de la table ronde : [1ère partie]

Autor(en): **J.M.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **48 (1910)**

Heft 7

PDF erstellt am: **21.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-206696>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1861, par L. Monnet et H. Renou.



Rédaction, rue d'Etraz, 23 (1^{er} étage).

Administration (abonnements, changements d'adresse),
E. Monnet, rue de la Louve, 1.

Pour les annonces s'adresser exclusivement
à l'Agence de Publicité Haasenstein & Vogler,
GRAND-CHÊNE, 11, LAUSANNE,
et dans ses agences.

ABONNEMENT : Suisse, un an, Fr. 4 50;
six mois, Fr. 2 50. — Etranger, un an, Fr. 7 20.

ANNONCES : Canton, 15 cent. — Suisse, 20 cent.
Etranger, 25 cent. — Réclames, 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

FAVEY, GROGNUZ ET L'ASSESEUR

Récit complet des aventures de trois bons Vaudois

PAR

LOUIS MONNET

Illustrations de Déverin, de Ralph et de
J.-H. Rosen.

(NOUVELLE ÉDITION)

En vente au Bureau du *Conteur Vaudois* et
dans toutes les librairies. (Prix : fr. 2,50.)

AUTOUR DE LA TABLE RONDE

I

La table ronde mise en cause ici se trouvait au café du Grand-Pont, dont il ne reste plus rien aujourd'hui que quelques murs éventrés, qui, demain, auront tout à fait disparu.

Si l'on jouait beaucoup aux cartes au café du Grand-Pont, à certaines heures et à certaines tables, il en était d'autres aussi où l'on causait, seulement, et cela le soir, après le labeur de la journée.

Il y en avait une surtout, de ces tables, où presque chaque soir se retrouvait une compagnie qui, certes, n'engendrait point la mélancolie. Elle était ronde, cette table; cette forme prédispose, semble-t-il, aux gais propos. On se voit tous bien, on est tous face à face, on se sent les coudes.

Il y avait là un marchand-drapier de belle prestance, très disert et dont le sourire ne quittait pas les lèvres. Il y avait un rentier, déjà d'un certain âge — c'est une des conditions de cette situation privilégiée — qui avait ou croyait avoir tout vu, tout lu, tout entendu; impossible de « la lui faire » sur aucun sujet; causeur intéressant, d'ailleurs, contant bien l'anecdote, mais toujours caustique, en revanche. Il y avait un voyageur en vins et en spécialités coloniales, qui faisait parade d'un plastron éblouissant de blancheur et débordant d'un gilet largement ouvert; gentil causeur, quoique un peu précieux, pontifiant, et toujours très documenté sur les faits historiques se rapportant à quelque événement du jour. Il y avait un journaliste qui ne donnait pas sa part au chat quand il s'agissait de bons mots, d'anecdotes ou de taquineries, et qui était constamment en quête de glanes pour son journal.

Souvent aussi, venait s'asseoir à la table ronde, un avocat aussi spirituel et lettré qu'habile juriste. Il apportait à la conversation la précieuse contribution de sa parole élégante, de sa culture littéraire, de la finesse de son esprit.

Enfin, presque chaque soir, également, on y voyait, un moment au moins, l'un des deux — parfois les deux — propriétaires de l'hôtel. L'un, plutôt froid, bien que de cœur très bon, parlant peu, souvent à côté du sujet, duquel le distraisait toujours la recherche de quelque solution mathématique ou astronomique; revêché à l'a-

needote, souriant peu, ne riant presque jamais, et intervenant soudain dans la conversation comme un bolide au milieu d'une fête. Le second, au contraire, très gai, pétillant de malice, et de qui l'on attendait invariablement quelque boutade qu'on ne rapportait guère à sa femme en rentrant au logis, et qu'il contait de façon exquise, légère, avec un petit défaut de prononciation qui en doublait encore la saveur.

La mort a fauché impitoyablement autour de la table ronde. Un seul est encore là de ces joyeux amis.

Ayant eu le plaisir de nous asseoir parfois et tout à fait par hasard à cette bonne table hospitalière, nous avons retenu quelques-uns des amusants récits que nous y avons entendus. Si le *Conteur* les a déjà contés jadis, qu'on nous le pardonne.

*

On parlait un soir d'un des maîtres de l'éloquence française, qui, la veille, avait justement fait une conférence à Lausanne, où, d'ailleurs, il séjournait fort souvent.

— X^{...}, dit le rentier, mais c'est une de mes bonnes connaissances; il est souvent mon hôte. Je vous promets que son éloquence et l'abondance de sa conversation ne lui font jamais perdre un coup de fourchette. L'autre soir encore, il était chez moi. Au sortir de table, nous passons au salon. J'avais, pour la circonstance, invité des convives d'élite, justement curieux de passer une soirée avec l'éminent conférencier.

La conversation s'engage sur un sujet philosophique. Debout, un coude, sur le piano, X^{...} nous fit, sur un ton tout familier, une véritable conférence, où l'érudition, la profondeur de la pensée, l'imprévu des considérations philosophiques, le disputaient au charme et à l'élégance de la parole. Nous étions tout oreilles.

Quand X^{...} eut fini son brillant exposé, je voulus faire circuler un plateau chargé de pâtisseries que l'on avait déposées sur le piano, tout à côté de l'orateur. Il était vide! Effet imprévu de la haute philosophie.

Et nous venions de dîner copieusement.

*

Et cet incident en rappelait un autre au malicieux rentier. Camarade d'études d'un des professeurs les plus distingués de notre ancienne Académie, de l'une de nos gloires nationales, il avait conservé avec lui de bonnes relations d'amitié.

— Un jour, raconte le rentier, je l'invite à dîner — le professeur, donc. J'avais eu l'occasion de me procurer une pièce de gibier dont je le savais très friand. Quelques-uns de nos vieux camarades étaient aussi de la partie. Nous nous promettions une de ces joyeuses soirées où l'on se plaît à évoquer les souvenirs des années de collège.

A l'heure du dîner, tous les convives sont là, à l'exception du professeur. On attend. Demi-heure s'écoule. Nous avions l'appétit et le cordon-bleu sur les talons. Tarder plus, c'était

compromettre tout le menu. On se met à table. On soupe, en déplorant d'autant plus l'absence du professeur que le gibier de son goût était exquis. Puis, on s'en va au salon prendre le café et fumer un cigare.

Soudain, un coup de sonnette retentit. « C'est monsieur... », me dit la bonne. J'accours.

— Alors?... fais-je, un peu vexé.

— Toutes mes excuses, mon cher, j'ai tout à fait oublié ton aimable invitation. J'ai soupé à la maison, et fort copieusement. Au dessert, ma femme me dit tout à coup : « Mais, n'étais-tu pas convié à souper chez ton ami?... » Diable! c'est vrai! J'y cours... pour m'excuser. Et me voici.

— Quel dommage, pourtant. Il y avait du faisan, mon cher, apprêté comme tu l'aimes et qui, ma foi, eût réveillé des morts.

— Peste!...

— Il y en a encore, d'ailleurs.

— Oh! mais tu n'y penses pas!... J'ai dîné comme quatre, chez moi. Quelle déveine, tout de même!

— Tiens, mon vieux, installe-toi là, dans la salle à manger, sans façon et sans vergogne, tu es ici chez toi. Que diable! pour du faisan, on peut bien dîner deux fois; surtout quand on l'aime. On n'en mange pas tous les jours. Mon fils te tiendra compagnie et veillera à ne te laisser manquer de rien.

Et me tournant vers mon fils :

— Tu entends, Charles, tu soigneras bien notre cher professeur. Annette, la cuisinière a eu l'heureuse inspiration de garder de tout un peu. Et puis, voici un flacon de vieux Dézaley et un de Bourgogne. Charles, mon garçon, n'oublie pas ton office.

Tandis que le professeur, l'œil brillant derrière ses lunettes d'or, entrait en conversation avec le faisan, je m'en allai au salon rejoindre mes autres convives.

Vingt minutes à peine s'étaient écoulées, que je vis mon fils entrer dans le salon. « Que veux-tu, mon enfant? demandai-je. Eh bien, le professeur, trouve-t-il le faisan bon? »

— Oh! oui, père, il l'a tout mangé et les légumes aussi; il prend du dessert à présent. Mais...

— Mais quoi?...

— Mais papa, la bouteille de Dézaley est vide et il n'y a bientôt plus de Bourgogne.

— J'y vais... Mais qu'on ne dise plus, maintenant, que l'esprit et la chair ne font pas bon ménage.

(La fin samedi.)

J.M.

LE METS NATIONAL

Pour vous chanter, poreaux, et toi, saucisse au foie, Que n'ai-je de Berchoux le talent magistral, Vous dont le seul fumet nous met le cœur en joie, Qui, d'un dîner vaudois, formez le plat central.

Pour qui sait vous flanquer d'un flacon de La Côte, Au bouquet délicat, juste à point aigrelet, Qu'est tout le faux clinquant qu'on offre à table. La sauce fédérale et le maigre poulet? [d'hôte,